

ALLEMAND

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

EXPLICATION DE TEXTE

Olivier Baisez, Pierre-Yves Modicom

Coefficient de l'épreuve : 3

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes (20 min d'exposé, 10 min d'entretien)

Types de sujets : texte littéraire à expliquer en allemand

Modalités de tirage du sujet : Trois papillons sont présentés au candidat ou à la candidate, qui en tire deux. Sur chaque billet figure une indication de genre (prose / poésie / théâtre) et de période, par exemple « Prose XVIII^e siècle », « Poésie XX^e siècle » ou « Théâtre XXI^e siècle ». Le candidat ou la candidate choisit immédiatement l'une des combinaisons proposées et le jury lui remet alors son sujet. Le XVII^e n'est représenté qu'en poésie.

Ouvrages généraux autorisés : dictionnaire unilingue *DUDEN Deutsches Universalwörterbuch* en un volume.

Aucun ouvrage spécifique n'est autorisé.

Textes et auteurs tirés par les candidats (entre parenthèses, le cas échéant, le nombre d'occurrences si supérieur à 1). Classement alphabétique.

Poésie : Matthias CLAUDIUS, Johann Wolfgang von GOETHE (2), Catharina Regina von GREIFFENBERG, Caroline von GÜNDERODE, Nikolaus LENAU, Conrad Ferdinand MEYER, Martin OPITZ, Immanuel WEISSGLAS

Prose narrative : Friedrich DÜRRENMATT, Friedrich HÖLDERLIN, Wolfgang KOEPPEN, Sophie von LA ROCHE

Théâtre : Johann Wolfgang von GOETHE (2), Elfriede JELINEK, Heinrich von KLEIST, Gotthold Ephraïm LESSING, Arthur SCHNITZLER

Le jury a auditionné cette année 19 candidat·e·s, contre 25 l'an dernier. La moyenne est de 12,79, en hausse importante (un point). Près de la moitié des candidat·e·s ont obtenu la note de 14 ou plus. Ces résultats reflètent une hausse importante, et appréciée, du niveau global des prestations écoutées. Le jury a eu l'occasion de donner la note de 20/20 à un exposé irréprochable sur le fond comme sur la forme, consacré à l'incipit du *Faust* de Lenau. Globalement, il se réjouit d'avoir pu entendre un nombre élevé d'exposés bons à très bons, portant essentiellement sur la poésie et le théâtre, et le XVIII^e et le XIX^e siècle.

Les commentaires thématiques mal inspirés se sont raréfiés, de même que le plaquage de notions ou de références hors de propos. Toutefois, un nombre encore trop important d'exposés, notamment sur des textes de prose et dans une moindre mesure de théâtre, se caractérisaient encore par une tendance à ne pas prendre en compte la dimension strictement événementielle des textes (qui sont les personnages ? que font-ils précisément ? etc.), au profit de considérations générales conduisant à manquer des aspects importants de l'extrait. L'asymétrie relevée l'an dernier entre des introductions souvent bien construites et parfois même trop étoffées et des conclusions précipitées voire absentes demeure également.

Comme l'an dernier, il est apparu que les candidat·e·s avaient tendance à fuir la prose et le XX^e siècle. Les deux notes les plus basses (4 et 5) ont d'ailleurs été données à des candidates ayant choisi des textes de la deuxième moitié du XX^e siècle. Ces prestations confirment un point déjà soulevé dans le rapport 2018 : le commentaire d'un texte doit aussi se faire à la lumière de sa date de rédaction, qui est systématiquement indiquée, et est susceptible d'orienter l'interprétation vers les enjeux intellectuels et historiques du texte. C'est particulièrement vrai pour les œuvres rédigées après 1945 et marqués par l'expérience de la Shoah, que les candidat·e·s répugnent à évoquer de front y compris lorsque cela est indispensable. La fameuse phrase d'Adorno sur l'impossibilité d'écrire un poème après Auschwitz ne suffit que rarement à épuiser les enjeux d'un poème daté de 1947. Or comme l'an dernier, le jury a dû constater que des candidat·e·s confronté·e·s à des poèmes portant sur la Shoah et la question de la culpabilité allemande n'étaient pas capables d'identifier cette problématique dans le texte ni même d'en parler pendant l'entretien.

Ce problème récurrent nous amène à un point de préoccupation sur lequel le jury souhaiterait attirer l'attention des préparateurs et des préparatrices : il arrive que des textes fassent appel, pour leur analyse, à des notions de culture générale qui allaient sans doute de soi il y a encore quelques années pour les oraux de l'ENS Ulm, notamment à l'époque où le concours était presque exclusivement hors programme, mais qui sont entre-temps devenues tout sauf triviales. Il incombe donc aux préparateurs et préparatrices de s'assurer durant les deux années de formation en CPGE que ce bagage culturel est acquis. Ainsi, lorsqu'un candidat est invité à commenter un texte dont l'un des protagonistes est un homme politique, le jury attend qu'il ou elle maîtrise des vocables comme *Abgeordnete* ou *Fraktion*, pour ne rien dire de *Parlament*. De la même manière et comme cela a également été relevé par les commissions d'autres épreuves, le jury du concours, toutes disciplines confondues, s'autorise à présupposer que les candidats connaissent les grands épisodes de la *Genèse*, de l'*Exode* et des *Évangiles*. Pour ce qui est de l'allemand, cela signifie aussi qu'il est souhaitable que les candidat·e·s connaissent les noms allemands des principaux livres de la Bible : *Moses 1*, *Moses 2*, *Psalmen*, *Kohelet / Der Prediger*, *das Hohelied*, *Hiob* pour l'Ancien Testament ; qu'ils connaissent les noms allemands des quatre évangiles, et qu'ils sachent que l'*Apocalypse* s'appelle *Die Offenbarung Johanni* ; enfin, qu'ils ne soient pas automatiquement catholiques et protestants dans un même bloc chrétien, ce qui pour un pays comme l'Allemagne ne laisserait pas de poser quelques problèmes... Toujours au titre des éléments de culture générale, quelques motifs ou personnages sont également réputés connus, au moins pour ce qui est de leur existence (on ne demande bien sûr pas aux candidats d'avoir lu *in extenso* les œuvres où ils apparaissent...): Faust évidemment, mais aussi la Mère Courage ou, dans un autre registre, le personnage de Siegfried ainsi que le nom même des *Ni(e)belungen*, et si possible quelques motifs de leur légende (combat avec le dragon, or du Rhin). Le jury souhaite exprimer sa préoccupation à cet égard, même si encore une fois ce problème de culture générale « livresque » insuffisante sur l'aire culturelle concernée, mais aussi de culture religieuse devenue très faible, n'est pas spécifique à l'allemand.

Les connaissances en question ne nécessitent pas forcément d'enseignement dédié même si, en fonction du volume horaire dont disposent les préparateurs et préparatrices, cette solution ne doit pas non plus être écartée. Reste qu'un photocopié *ad hoc*, ou la simple lecture d'un manuel de culture générale du monde germanophone durant l'une ou l'autre des années de préparation, permettrait de pallier rapidement certaines lacunes qui se révèlent souvent préjudiciables lors du commentaire, et plus encore durant l'entretien avec le jury. Parmi les ressources en ligne disponibles, citons la rubrique *Geschichte* du site de la *Bundeszentrale für Politische Bildung*, qui a pris la suite des *Schlaglichter der deutschen Geschichte* ou bien, pour l'histoire et la culture après 1815, le site *LEMO* proposé par le *Deutsches Historisches Museum*. Enfin, les bibliothèques de nombreuses classes préparatoires disposent encore de l'éphémère « manuel d'histoire franco-allemand » (Nathan / Klett), l'idéal étant bien sûr de pouvoir le consulter dans une édition allemande.

Concernant la maîtrise de la langue, le jury a entendu peu d'exposés dans lesquels le mauvais niveau de langue posait des problèmes majeurs, que ce soit pour l'expression de la pensée du candidat ou pour la compréhension du propos par le jury lui-même. Néanmoins, ces prestations très préoccupantes n'ont pas disparu, et sans poser autant de difficultés, une proportion encore relativement élevée d'exposés se caractérisent par des fautes de langue récurrentes et dommageables : si le jury ne se formalise jamais de quelques erreurs de genre ou de déclinaison, il est amené à sanctionner les fautes liées à la place du verbe (en troisième voire en quatrième position) ou la méconnaissance du lexique élémentaire du commentaire de textes (erreurs permanentes sur le genre de *Vers* ou de *Auszug* par exemple). Sur le plan phonétique, une reprise systématique des erreurs de quantité vocalique ou de prononciation du *schwa* permettrait de réaliser des progrès importants en termes de fluidité de l'expression. Il en irait de même d'un travail rigoureux sur la prosodie. Le jury a d'ailleurs pu constater avec grand plaisir que certain·e·s des candidat·e·s de la session 2018 dont les prestations avaient été grevées par un niveau de langue rédhitoire ont réalisé des progrès extrêmement importants dans l'intervalle et ont pu proposer cette année des exposés tout à fait honorables, y compris sur le plan de la qualité d'expression. C'est sur cette note d'encouragement que nous souhaiterions conclure : le propre des épreuves en langue étrangère est qu'un travail régulier pendant l'année permet des progressions importantes, qui peuvent déterminer favorablement l'issue du concours pour les candidat·e·s concerné·e·s.

Choix de textes traités par les candidats

Poésie (XVII^e) : Catharina Regina von Greiffenberg (1633-1694), *Auf die Fruchtbringende Herbst-Zeit* (1662)

Freud'-erfüller / Früchte-bringer / vielbeglückter Jahres-Koch /
Grünung-Blüh und Zeitung-Ziel / Werkbeseeltes Lustverlangen!
lange Hoffnung / ist in dir in die That-Erweisung gangen.
Ohne dich / wird nur beschauet / aber nichts genossen noch.
Du Vollkommenheit der Zeiten! mache bald vollkommen doch /
was von Blüh' und Wachstums-Krafft halbes Leben schon empfangen.
Deine Würkung kan allein mit der Werk-Vollziehung prangen.
Wehrter Zeiten-Schatz! ach bringe jenes blühen auch so hoch /
schütt' aus deinem reichen Horn hochverhoffte Freuden-Früchte.
Lieblich süsser Mund-Ergetzer! lab' auch unsern Geist zugleich:
so erhebt mit jenen er deiner Früchte Ruhm-Gerüchte.
zeitig die verlangten Zeiten / in dem Oberherrschungs-Reich.
Laß die Anlas-Kerne schwarz / Schickungs-Aepffel safftig werden:
daß man Gottes Gnaden- Frücht froh genießt und isst auf Erden.

Poésie (XIX^e) : Nikolaus Lenau (1802-1850), *Faust. Ein Gedicht*. Entstehung 1836.

Der Morgengang

Ein hoher Berg, vom Morgen angeglüht,
Der hell und froh herauf im Osten sprüht;
Ein Wanderer kühn, der dort zum Gipfel strebt,
Von Fels zu Fels im raschen Fluge schwebt.
Was willst du, Faust, auf diesen Bergeszinnen?
Den Nebeln und den Zweifeln dort entrinnen?
Des Abgrunds Nebel werden nach dir schleichen,
Auch dort dir Zweifel an die Stirne streichen.
O freue dich am hellen Sonnenglanze,
Freu dich an seinem Kind, der stillen Pflanze,

Der Alpenlerche, die sich einsam schwingt,
 Am Schneegebirg, das durch den Himmel dringt!
 Laß Bergeslüfte froh dein Herz durchschauern
 Und sie verwehn dein ungerechtes Trauern;
 Laß nicht den Flammenwunsch im Herzen lodern,
 Der Schöpfung ihr Geheimnis abzufordern;
 O wolle nicht mit Gott zusammenfallen,
 Solang dein Los auf Erden ist zu wallen.
 Das Land der Sehnsucht ist die Erde nur;
 Was Gott dir liebend in die Seele schwur,
 Empfängst du erst im Lande der Verheißung,
 Nach deiner Hülle fröhlicher Zerreißung! –
 Umsonst, umsonst! Die ungestümen Fragen
 Ihn ohne Rast von Fels zu Felsen jagen.
 Viel Pflanzen hat er schon entpflückt dem Grund
 Und, kaum besehn, geworfen in den Schlund;
 Viel Steine schon hat dringend aufgerafft,
 Am Fels zerschmettert seine Leidenschaft,
 Und manch Insekt zerknickt des Forschers Hand,
 Weils ihm von seiner Schöpfung nichts gestand.
 Nun bleibt er stehn und lauscht dem Glockenklang
 Vom Tal herauf, und fernem Kirchensang,
 Der Glockenruf – die Lieder – mit den Winden
 Dem Ohr des Wandrers schwellen und verschwinden;
 Und wechselnd horcht er auf der Töne Flucht
 Und spricht hinab in eine tiefe Schlucht:
 »Wie wird mir nun zu Mut mit einem Mal!
 Wie faßt mich plötzlich ungekannte Qual!
 Ich fühls: des Glaubens letzter Faden reißt,
 Anweht mein Herz ein kalter, finstrer Geist.
 O, daß die Töne, die vom Tal sich schwingen,
 Mich wie ein Aufschrei bitterer Not durchdringen!«

Poésie (XIX^e) : C. F. Meyer (1825-1898), *Möwenflug* (1882)

Möwen sah um einen Felsen kreisen
 Ich in unermüdlich gleichen Gleisen,
 Auf gespannter Schwinge schweben bleibend,
 Eine schimmernd weiße Bahn beschreibend,
 Und zugleich in grünem Meeresspiegel
 Sah ich um dieselben Felsenspitzen
 Eine helle Jagd gestreckter Flügel
 Unermüdlich durch die Tiefe blitzen.
 Und der Spiegel hatte solche Klarheit,
 Dass sich anders nicht die Flügel hoben
 Tief im Meer als hoch in Lüften oben,
 Dass sich völlig glichen Trug und Wahrheit.
 Allgemach beschlich es mich wie Grauen,
 Schein und Wesen so verwandt zu schauen,
 Und ich fragte mich, am Strand verharrend,
 Ins gespenstische Geflatter starrend:
 Und du selber? Bist du echt beflügelt?

Oder nur gemalt und abgespiegelt?
Gaukelst du im Kreis mit Fabeldingen?
Oder hast du Blut in deinen Schwingen?

**Prose (XVIII^e) : S. von La Roche (1731-1807): *Geschichte des Fräuleins von Sternheim*.
Roman (1771)**

(Incipit)

Sie sollen mir nicht danken, meine Freundin, daß ich so viel für Sie abschreibe. Sie wissen, daß ich das Glück hatte, mit der vortrefflichen Dame erzogen zu werden, aus deren Lebensbeschreibung ich Ihnen Auszüge und Abschriften von den Briefen mitteile, welche Mylord Seymour von seinen englischen Freunden und meiner Emilia sammelte. Glauben Sie, es ist ein Vergnügen für mein Herz, wenn ich mich mit etwas beschäftigen kann, wodurch das geheiligte Andenken der Tugend und Güte einer Person, welche unserm Geschlechte und der Menschheit Ehre gemacht, in mir erneuert wird.

Der Vater meiner geliebten *Lady Sidney* war der Oberste von *Sternheim*, einziger Sohn eines Professors in W., von welchem er die sorgfältigste Erziehung genoß. Edelmut, Größe des Geistes, Güte des Herzens, waren die Grundzüge seines Charakters. Auf der Universität L. verband ihn die Freundschaft mit dem jüngern Baron von P. so sehr, daß er nicht nur alle Reisen mit ihm machte, sondern auch aus Liebe zu ihm mit in Kriegsdienste trat. Durch seinen Umgang und durch sein Beispiel wurde der vorher unbändige Geist des Barons so biegsam und wohlthätig, daß die Familie dem jungen Mann dankte, der ihren geliebten Sohn auf die Wege des Guten gebracht hatte. Ein Zufall trennte sie. Der Baron mußte nach dem Tode seines ältern Bruders die Kriegsdienste verlassen, und sich zu Übernehmung der Güter und Verwaltung derselben geschickt machen. *Sternheim*, der von Offizieren und Gemeinen auf das vollkommenste geehrt und geliebt wurde, blieb im Dienste, und erhielt darin von dem Fürsten die Stelle eines Obersten, und den Adelstand. »*Ihr Verdienst, nicht das Glück hat Sie erhoben*«, sagte der General, als er ihm im Namen des Fürsten in Gegenwart vieler Personen das Obersten-Patent und den Adelsbrief überreichte; und nach dem allgemeinen Zeugnisse waren alle Feldzüge Gelegenheiten, wo er Großmut, Menschenliebe und Tapferkeit in vollem Maß ausübte.

Bei Herstellung des Friedens war sein erster Wunsch, seinen Freund zu sehen, mit welchem er immer Briefe gewechselt hatte. Sein Herz kannte keine andere Verbindung. Schon lange hatte er seinen Vater verloren; und da dieser selbst ein Fremdling in W. gewesen war, so blieben seinem Sohne keine nahe Verwandte von ihm übrig. Der Oberste von *Sternheim* ging also nach P., um daselbst das ruhige Vergnügen der Freundschaft zu genießen. Der Baron P., sein Freund, war mit einer liebenswürdigen Dame vermählt, und lebte mit seiner Mutter und zwoen Schwestern auf den schönen Gütern, die ihm sein Vater zurückgelassen, sehr glücklich. Die Familie von P., als eine der Angesehensten in der Gegend, wurde von dem zahlreichen benachbarten Adel öfters besucht. Der Baron P. gab wechselseitig Gesellschaft und kleine Feste; die einsamen Tage wurden mit Lesung guter Bücher, mit Bemühungen für die gute Verwaltung der Herrschaft, und mit edler anständiger Führung des Hauses zugebracht.

Zuweilen wurden auch kleine Konzerte gehalten, weil die jüngere Fräulein das Klavier, die ältere aber die Laute spielte, und schön sang, wobei sie von ihrem Bruder mit etlichen von seinen Leuten akkompagniert wurde. Der Gemütszustand des ältern Fräuleins störte dieses ruhige Glück. Sie war das einzige Kind, welches der Baron P. mit seiner ersten Gemahlin, einer *Lady Watson*, die er auf einer Gesandtschaft in England geheiratet, erzeugt hatte. Dieses Fräulein schien zu aller sanften Liebenswürdigkeit einer Engländerin auch den melancholischen Charakter, der diese Nation bezeichnet, von ihrer Mutter geerbt zu haben. Ein stiller Gram war auf ihrem Gesichte verbreitet. Sie liebte die Einsamkeit, verwendete sie aber allein auf fleißiges Lesen der besten Bücher; ohne gleichwohl die Gelegenheiten zu versäumen, wo sie, ohne fremde Gesellschaft, mit den Personen ihrer Familie allein sein konnte.

Prose (XX^e) : W. Koeppen (1906-1996), *Das Treibhaus* (1953)

Er reiste im Schutz der Immunität, denn er war nicht auf frischer Tat ertappt worden. Aber wenn es sich zeigte, daß er ein Verbrecher war, ließen sie ihn natürlich fallen, lieferten ihn freudig aus, sie, die sich das Hohe Haus nannten, und Welch ein Fressen war es für sie, Welch ein Glück, welche Befriedigung, daß er mit einem so großen, mit einem so unvorhergesehenen Skandal abging, in die Zelle verschwand, hinter den Mauern der Zuchthäuser vermoderte, und selbst in seiner Fraktion würden sie bewegt von der Schmach sprechen, die sie alle durch ihn erlitten (sie alle, sie alle Heuchler), doch insgeheim würden sie sich die Hände reiben, würden froh sein, daß er sich ausgestoßen hatte, daß er gehen mußte, denn er war das Korn Salz gewesen, der Bazillus der Unruhe in ihrem milden trägen Parteibrei, ein Gewissensmensch und somit ein Ärgernis.

Er saß im Nibelungenexpress. Es dunstete nach neuem Anstrich, nach Renovation und Restauration; es reiste sich gut mit der deutschen Bundesbahn; und außen waren die Wagen blutrot lackiert. Basel, Dortmund, Zwerg Alberich und die Schlote des Reviers; Kurswagen Wien Passau, Fememörder Hagen hatte sich's bequem gemacht; Kurswagen Rom München, der Purpur der Kardinäle lugte durch die Ritzen verhangener Fenster; Kurswagen Hoek van Holland London, die Götterdämmerung der Exporteure, die Furcht vor dem Frieden. Wagalaweia, rollten die Räder. Er hatte es nicht getan. Er hatte nicht gemordet. Wahrscheinlich war es ihm nicht gegeben, zu morden; aber er hätte morden können, und die bloße Vorstellung, daß er es getan hatte, daß er das Beil gehoben und zugeschlagen hatte, diese Annahme stand so klar, so lebendig vor seinen Augen, daß sie ihn stärkte. Die Mordgedanken liefen wie Ströme hochgespannter Energie durch Leib und Seele, sie beflügelten, sie erleuchteten und für eine Weile hatte er das Gefühl, es würde nun alles gut werden, er würde alles besser anpacken, er würde zupacken, er würde sich durchsetzen, er würde zur Tat gelangen, sein Leben ausschöpfen, in neue Reiche vorstoßen – nur leider hatte er wieder nur in seiner Phantasie gemordet, war er der alte Keetenheuve geblieben, ein Träumer *von des Gedankens Blässe angekränkelt*.

Er hatte seine Frau beerdigt. Und da er sich im bürgerlichen Leben nicht gefestigt fühlte, erschreckte ihn der Akt der Grablegung, so wie ihn auch Kindtaufen und Hochzeiten entsetzten und jedes Geschehen zwischen zwei Menschen, wenn die Öffentlichkeit daran teilnahm und gar noch die Ämter sich einmischten. Dieser Tod schmerzte ihn, er empfand tiefste Trauer, würgenden Kummer, als der Sarg in die Erde gesenkt wurde, das Liebste war ihm genommen, und wenn auch das Wort durch Millionen Trauerkarten glücklicher Erben entwertet war, ihm war das Liebste genommen, die Geliebte wurde verscharrt, und das Gefühl *für immer für immer verloren ich werde sie nicht wiedersehen nicht im Himmel und auf Erden ich werde sie suchen und nicht finden* das hätte ihn weinen lassen, aber er konnte hier nicht weinen, obwohl ihn nur Frau Wilms auf dem Friedhof beobachtete. Frau Wilms war seine Aufwartefrau. Sie überreichte Keetenheuve einen Strauß geknickter Astern aus dem Schrebergarten ihres Schwagers. Zur Hochzeit hatte Frau Wilms einen ähnlichen Strauß geknickter Astern gebracht. Damals sagte sie: »Sie sind ein schönes Paar!« Jetzt schwieg sie. Er war kein schöner Witwer.

Théâtre (XIX^e) : H. v. Kleist (1777-1811): *Amphitryon. Ein Lustspiel nach Molière* (1807). I, 1.

SOSIAS *tritt mit einer Laterne auf.*

Heda! Wer schleicht da? Holla! – Wenn der Tag
Anbräche, wär mir's lieb; die Nacht ist – Was?
Gut Freund, ihr Herrn! Wir gehen eine Straße –
Ihr habt den ehrlichsten Geselln getroffen,
Bei meiner Treu, auf den die Sonne scheint –
Vielmehr der Mond jetzt, wollt ich sagen –

Spitzbuben sind's entweder, feige Schufte,
Die nicht das Herz, mich anzugreifen, haben:
Oder der Wind hat durch das Laub gerasselt.
Jedweder Schall hier heult in dem Gebirge. –
Vorsichtig! Langsam! – Aber wenn ich jetzt
Nicht bald mit meinem Hut an Theben stoße
So will ich in den finstern Orkus fahren.
Ei, hol's der Henker! ob ich mutig bin,
Ein Mann von Herz; das hätte mein Gebieter
Auf anderm Wege auch erproben können.
Ruhm krönt ihn, spricht die ganze Welt, und Ehre,
Doch in der Mitternacht mich fortzuschicken,
Ist nicht viel besser, als ein schlechter Streich.
Ein wenig Rücksicht wär, und Nächstenliebe,
So lieb mir, als der Keil von Tugenden,
Mit welchem er des Feindes Reihen sprengt.
Sosias, sprach er, rüste dich mein Diener,
Du sollst in Theben meinen Sieg verkünden
Und meine zärtliche Gebieterin
Von meiner nahen Ankunft unterrichten.
Doch hätte das nicht Zeit gehabt bis morgen,
Will ich ein Pferd sein, ein gesatteltes!
Doch sieh! Da zeigt sich, denk ich, unser Haus!
Triumph, du bist nunmehr am Ziel, Sosias,
Und allen Feinden soll vergeben sein.
Jetzt, Freund, mußst du an deinen Auftrag denken;
Man wird dich feierlich zur Fürstin führen,
Alkmene, und den Bericht bist du ihr dann,
Vollständig und mit Rednerkunst gesetzt
Des Treffens schuldig, das Amphitryon
Siegreich fürs Vaterland geschlagen hat.
– Doch wie zum Teufel mach ich das, da ich
Dabei nicht war? Verwünscht. Ich wollt: ich hätte
Zuweilen aus dem Zelt geguckt,
Als beide Heer im Handgemenge waren.
Ei was! Vom Hauen sprech ich dreist und Schießen,
Und werde schlechter nicht bestehn, als andre,
Die auch den Pfeil noch pfeifen nicht gehört. –
Doch wär es gut, wenn du die Rolle übstest?
Gut! Gut bemerkt, Sosias! Prüfe dich.
Hier soll der Audienzsaal sein, und diese
Laternen Alkmene, die mich auf dem Thron erwartet.
Er setzt die Laterne auf den Boden.
Durchlauchtigste! mich schickt Amphitryon,
Mein hoher Herr und Euer edler Gatte,
Von seinem Siege über die Athener
Die frohe Zeitung Euch zu überbringen.
– Ein guter Anfang! – »Ach, wahrhaftig, liebster
Sosias, meine Freude mäßg' ich nicht,
Da ich dich wiedersehe.« – Diese Güte,
Vortreffliche, beschämt mich, wenn sie stolz gleich
Gewiß jedweden ändern machen würde.

– Sieh! das ist auch nicht übel! – »Und dem teuren
Geliebten meiner Seel Amphitryon,
Wie geht's ihm?« – Gnäd'ge Frau, das faß ich kurz:
Wie einem Mann von Herzen auf dem Feld des Ruhms.
– Ein Blitzkerl! Seht die Suade! – »Wann denn kommt er?«
Gewiß nicht später, als sein Amt verstattet,
Wenngleich vielleicht so früh nicht, als er wünscht.
– Potz, alle Welt! – »Und hat er sonst dir nichts
Für mich gesagt, Sosias?« – Er sagt wenig,
Tut viel, und es erbebt die Welt vor seinem Namen.
– Daß mich die Pest! Wo kömmt der Witz mir her?

Théâtre (XXI^e), Elfriede Jelinek, *Die Schutzbefohlenen* (2013, rev. 2015)

CHOR

Wir leben. Wir leben. Hauptsache, wir leben, und viel mehr ist es auch nicht als leben nach
Verlassen der heiligen Heimat. Keiner schaut gnädig herab auf unseren Zug, aber auf uns
herabschauen tun sie schon. Wir flohen, von keinem Gericht des Volkes verurteilt, von allen
verurteilt dort und hier. Das Wißbare aus unserem Leben ist vergangen, es ist unter einer Schicht
von Erscheinungen erstickt worden, nichts ist Gegenstand des Wissens mehr, es ist gar nichts mehr.
Es ist auch nicht mehr nötig, etwas in Begriff zu nehmen. Wir versuchen, fremde Gesetze zu lesen.
Man sagt uns nichts, wir erfahren nichts, wir werden bestellt und nicht abgeholt, wir müssen
erscheinen, wir müssen hier erscheinen und dann dort, doch welches Land wohl, liebevoller als
dieses, und ein solches kennen wir nicht, welches Land können betreten wir? Keins. Betreten stehn
wir herum. Wir werden wieder weggeschickt. Wir legen uns auf den kalten Kirchenboden. Wir
stehen wieder auf. Wir essen nichts. Wir müssen doch wieder essen, wenigstens trinken. Wir haben
hier so ein Gezweig für den Frieden, so Zweige von der Ölpalme, nein, vom Olivenbaum haben wir
abgerissen, ja, und das hier auch noch, alles beschriftet; wir haben sonst nichts, wem dürfen wir ihn
bitte überreichen, diesen Stapel, wir haben zwei Tonnen Papier beschrieben, man hat uns natürlich
dabei geholfen, bittend halten wir es nun hoch, das Papier, nein, Papiere haben wir nicht, nur Papier,
wem dürfen wir es übergeben? Ihnen? Bitte, hier haben Sie es, aber wenn Sie nichts damit
anfangen, müssen wir das alles noch einmal kopieren, noch einmal ausdrucken, das ist Ihnen doch
klar? O droben ihr Himmlischen, wir falten fromm die Hände, ja, ihr seid gemeint, schaut nur
herab!, wir beten zu euch, ja, ihr, denen die Stadt und das Land und die leuchtenden Wasser der
Donau wohl und auch ihr Schwerstrafenden in den Behörden noch wohler gehört: Ihr sagt uns
einmal dies, und dann sagt ihr uns das, und nichts können wir gerecht werden, doch gerecht seid ihr
ja auch nicht, ihr Engel plus du, lieber Himmelvater. Was sollen wir machen gegen euch?, ihr dürft
alles, ihr könnt alles. Sie hier: Können Sie uns bitte sagen, wer, welcher Gott hier wohnt und
zuständig ist, hier in der Kirche wissen wir, welcher, aber es gibt vielleicht andere, woanders, es
gibt einen Präsidenten, einen Kanzler, eine Ministerin, so, und es gibt natürlich auch diese
Strafenden, das haben wir gemerkt, nicht drunten im Hades, es gibt sie alle gleich nebenan, zum
Beispiel dich, wer auch immer, dich, wer auch immer du bist, du, du, Jesus, Messias, Messie, egal,
der du das Haus, das Geschlecht, alle Frommen bewahrst, aufgenommen hast du uns nicht, wir sind
ja auch von selber gekommen, in deine Kirche gekommen, als schutzflehender Zug, bitte helfen Sie
uns, Gott, bitte helfen Sie uns, unser Fuß hat Ihr Ufer betreten, unser Fuß hat noch ganz andre Ufer
betreten, wenn er Glück hatte, doch wie geht es jetzt weiter? Fast hätte uns die See vernichtet, fast
hätten uns die Berge vernichtet, jetzt sind wir in dieser Kirche, morgen werden wir in diesem
Kloster sein, dank dem Herrn Gott, dank dem Herrn Präsidenten, sie wurden eingesetzt, sie haben
sich eingesetzt, doch wo werden wir übermorgen sein und danach? Wo wird uns ein Bett versagt
werden, wo werden wir uns ein Bett erzwingen können, wo werden sie uns wieder rauswerfen, wo
werden wir unsre eigenen Knochen vergraben können, das heißt, wer wird das alles machen?, wer
wird das für uns tun? Wer wird dafür sorgen, daß wir Seienden auch erblickt werden, und das ohne

Abscheu? Die von des Bachs Ufern, des Meeres Küste, den Waldbüschen der Heimat
Verscheuchten, wehklagend im Gram verlorener Heimat, verwirrt von deren urmütterlichem Zorn,
die können Sie hier sehen, keiner rühmt sich hier, irgend jemand zu entstammen, es würde ihm auch
nichts nützen, und wieso, bitte, wieso sind Sie hier auch zornig auf uns? Das verstehen wir nicht.